

Vacances d'été
(extraits de *Un jour, enfin*)

Jean-Pierre Marzin

© septembre 2009

Tous droits réservés – Reproduction interdite

Il faisait sûrement beau. Enfin, le ciel était bleu ... peut-être. Et puis il y avait les Allemands : ça, ce sont les vacances ; en vacances il fait toujours beau.

Un ruban. Et papa. Et la mer. Et les autres.

Ils étaient en panne. Justement ici, maintenant, alors qu'il aurait fallu se presser. La mer, elle, ne pouvait pas attendre.

Ce fut la première fois que je sus que les Allemands existaient vraiment, parce que pour se comprendre c'était dur. Nous, on ne se rendait pas compte. Mes sœurs étaient plus âgées mais c'était pareil ; mon petit frère lui devait dormir sur la banquette arrière parce que quand on est petit frère on dort toujours.

C'étaient des jeunes et ils étaient plutôt sympathiques. De grands blonds, de grands Allemands.

Il faisait chaud et papa avait relevé les manches et ils fouillaient les entrailles du moteur, à moins qu'ils n'aient été en train de changer la roue crevée.

La mer n'arrêtait pas de monter.

Finalement c'était rigolo, l'eau partout autour de nous. Le ruban disparut petit à petit englouti par la mer. Les deux véhicules semblaient des îlots insolites, abandonnés à leur sort par la grande île voisine.

Finalement la voiture fut réparée à temps et le drame n'eut pas lieu. Papa nous conduisit à Noirmoutier avant que le piège antique ne se soit refermé. Le Gois avait disparu sans emporter son dû.

Je passais de longues heures sur les quelques mètres carrés du balcon. C'était mon refuge, le pré carré où je pouvais caresser ma mégalomanie et torturer ma solitude. Quelle ironie ! Se sentir désespérément seul – délicieusement seul – alors que tu habites un immeuble de huit étages... Le maître du monde regarde le commun des mortels du haut de son nid d'aigle. Appuyé sur la balustrade, je pouvais m'imaginer volant au-dessus d'immenses paysages recouverts de forêts sans fin, plongeant dans les vallées jusqu'à raser l'eau des torrents, passant sous les vieux ponts de pierre, ivre du vertige qui permet de franchir l'interdit et de n'être plus, ayant abandonné ce corps trop encombrant.

Le balcon est probablement le seul lieu où je peux dire que je me retrouvais moi, le moi qui existe encore aujourd'hui, l'essence de ce qu'un individu pense n'avoir jamais modifié car ayant toujours existé avant même la première conscience, avant sa propre reconnaissance. C'est peut-être pour cela, par opposition, que le monde apparaît comme un spectacle où malgré ses efforts éperdus, l'auteur ne rejoint jamais ses personnages.

Il semble que toutes les minutes importantes de cet appartement se soient passées sur ce promontoire vers les rêves. Celles-ci bousculent la chronologie pour former un paquet cohérent même si chacune est très différente de l'autre. La plus chargée en émotion est sûrement ce soir de juin,

dernier jour d'école où l'euphorie s'est superposée à un ciel noir, chargé d'eau et de chaleur. J'étais bien incapable de communiquer la force de mes sentiments et seul l'exil sur mon éperon urbain pouvait absorber la charge statique tant des éléments que de mon univers. Un orage sec. Seuls les grondements réguliers annonciateurs d'un feu cataclysmique pouvaient être à la hauteur de la joie pure qui ruisselait de l'intérieur. Au huitième étage, c'est un spectacle grandiose ! L'orage avait éclaté ailleurs et l'atmosphère dense était caressée par les soupçons d'une brise plus fraîche mêlée de l'odeur incomparable de la pluie sur le goudron chauffé par des heures de canicule. Il n'était pas huit heures et pourtant on aurait pu croire, tant il faisait sombre, que la nuit était proche s'il n'y avait eu ces zébrures de ciel bleu s'aventurant çà et là. Aujourd'hui, c'est avec délice que je bois le nectar du souvenir de ce parfum si particulier, si lié à une minute précise, d'une netteté que je ne peux appeler passée et les soirs d'orage, le nez sur les trottoirs, j'ai du mal à me contenter d'un ersatz si éloigné de l'odeur originelle.

Burie représentait l'éden que l'on trouve dans les histoires à la Pagnol, une sorte d'espace de nature et de liberté où nous étions lâchés sans risque, terrain pour les aventures les plus enfantines qui fussent. Tous les ingrédients y sont : le soleil sans faille, le jardin où poussent les meilleurs fruits de la planète, perpétuelle tentation pour notre naïve gourmandise, les greniers interdits

et passionnants, les champs sans fin où l'âme la plus revêche trouverait matière à rêverie romantique. Des chats perdus échappés de chez Colette, des personnages sortis du dix-neuvième siècle, à l'habit noir amidonné, des ruelles surchauffées où le triangle d'ombre était un coin de bonheur, des lavoirs, des fontaines où il faut d'abord suer pour pomper mais crachant une eau si vivante qu'on a du mal à l'attraper !

Même aller aux toilettes représentait une aventure : au fond du jardin, bien sûr, il fallait prendre son souffle après avoir ouvert la porte grise ajourée d'un cœur, s'assurer de la présence des carrés de journaux découpés et reliés entre eux par un fil de fer et se poser au-dessus de ce gigantesque abîme dans lequel nous avions la terreur de tomber, ce qui tout bien réfléchi n'était peut-être pas aussi impossible qu'il n'y paraît ! Mais quelle tranquillité ! Quelle sérénité gagnée à chaque expérience !

Le jardin était immense. Je crois que je n'ai jamais découvert toute sa diversité. Pour les petits Parisiens que nous étions, il était l'exotisme magique à notre portée. Imaginez des fraises de quatre centimètres de diamètre, juteuses à souhait, directement chapardées dans les plates-bandes. Ou encore des cerises noires dont on ne pouvait cacher le vol, au vu de nos doigts tâchés. En fin d'été, des figues si mûres qu'en les cueillant, elles s'écrasaient à moitié. Et les pêches, et les brugnonns, et les noix, les noisettes et le raisin sucré... Nous plongions nos mains dans cette corne

d'abondance, sans retenue, le plaisir aux coins des lèvres.

Quand je pense à l'enfance insouciante, au bonheur de rire, c'est ça que je vois.

(in L'Aurore – *Un jour, enfin*)